

Deuxièmement, en ce que les combattants eux-mêmes bouleversent les prévisions établies et mettent en cause les plus beaux projets de guerre-éclair. Ainsi l'assimilation par les masses de la technique guerrière se retourne objectivement contre les exploités avant même que les exploités utilisent consciemment leurs armes contre elles.

Il importe ici de faire une distinction très nette. Il est vrai que cette capacité technologique du prolétariat moderne et des techniciens prolétarisés dans la guerre mécanisée ne s'accompagne pas au départ d'une conscience et d'une action de classe. Il est vrai que le paysan et les autres classes non prolétariennes apprennent aussi à manier les machines-outils de destruction. Il est vrai que le schéma historique « traditionnel » semble être renversé : la lutte de classe passe à l'arrière-plan et la guerre développe d'abord avec toute sa puissance sa dialectique interne, s'épanouit pour ainsi dire et épuise toutes ses possibilités. Doit-on donc y voir on ne sait quelle manifestation de « recul » de la classe ouvrière ? La question que l'on doit se poser est bien plutôt la suivante : les capacités subjectives et les possibilités objectives du prolétariat sont-elles ascendantes ou décroissantes ?

Il ressort de tout ce que nous avons dit que ces capacités sont nettement ascendantes. Rien n'est plus frappant dans la guerre moderne que de voir avec quel sang-froid et quel savoir faire les masses, non seulement assimilent les techniques de destruction, mais encore acquièrent une confiance incroyable dans les moyens dont ils se sont objectivement emparés. Les plans et les projets des Etats-Majors sont bien souvent réduits à zéro par l'efficacité combattive des manieurs d'armes. Les combattants, loin de se sentir écrasés par la formidable ampleur des moyens mis en œuvre, développent une confiance en eux-mêmes et une sûreté qui paraît incroyable au premier abord. Certes, cela est valable pour tous les combattants quelles que soient leurs origines ou leurs fonctions sociales. Cela est valable en premier lieu pour les paysans qui apprennent, eux aussi, à manier les machines-outils de destruction. Mais ils n'apprennent pas que cela, ils apprennent en même temps à comprendre qu'il n'y a pas d'efficacité dans la guerre mécanisée elle-même en dehors de l'industrialisation et de ses porteurs et agents, les ouvriers. Les paysans sibériens à Stalingrad qui se trouvaient sur le fameux « axe d'effort principal », l'ont certainement compris.

Cela est valable aussi évidemment, cette confiance et cette sûreté, pour l'armée de métier et les corps d'élite spécialisés,

type SS (et qui sont de plus politiquement contrôlés). C'est certainement là une chose que les ouvriers ne doivent pas sous-estimer et il serait puéride de croire que des boulons et quelques mitraillettes suffisent à défendre les « bastions ouvriers » que constituent les usines. Cependant, ces corps d'élite eux-mêmes constituent une parade qui est quand même insuffisante. D'une part — et contrairement à ce qu'il se passait à l'époque des armées de métier ancien type — ces nouvelles formations tirent directement leur puissance de la technologie industrielle — de leurs armements mécanisés — et non d'une quelconque situation privilégiée dans la hiérarchie sociale leur conférant exclusivement une supériorité de moyens : la possession d'un cheval, par exemple, ou d'une armure fabriquée suivant des techniques artisanales dont la diffusion était partant limitée. D'autre part, leur efficacité indéniable est plutôt un exemple de technique efficace donnée aux ouvriers qu'une garantie de supériorité dont seule serait détentrice la classe exploitrice.

Nous pensons que l'analyse que nous venons d'essayer de faire doit déjà permettre de dégager quels sont les fondements de la guerre moderne et de transformer celle-ci d'un élément de terreur en un élément de connaissance, intégré dans la connaissance générale du monde moderne.

En effet, ce qui terrifie tant, en apparence, dans la perspective d'une prochaine guerre, c'est l'ampleur incroyable des moyens qui seront mis en œuvre. Ce qui justifie en réalité cette appréhension angoissée, c'est la résistance farouche et sans défaillance que l'on escompte, à juste titre, des combattants en présence. Si ces moyens, en effet, devaient terrifier les masses au point de les faire capituler avant de combattre, la perspective de la guerre serait moins « effrayante ». Mais qui oserait miser sur une telle pusillanimité ?

En réalité, au lieu de nous contenter de constater à la fois le développement des moyens et le fait de l'acharnement du combattant moderne, comme s'il s'agissait de phénomènes cosmiques, nous avons montré qu'il fallait chercher les racines de l'un et de l'autre dans les caractéristiques mêmes de notre monde industrialisé et prolétarisé. En opérant ce dévoilement, au prix certes de la reconnaissance de la réalité brutale de la guerre, nous pensons avoir ouvert la voie au dépassement des aspects profondément négatifs de cette réalité, en montrant, d'une part, que la technique guerrière elle-même échappe de plus en plus au contrôle des exploités et, d'autre part, que le prolétariat PEUT dévier l'ensemble de la lutte sur le terrain de classe qui lui est propre et ceci justement à cause des caractéristiques

tères profonds de la guerre mécanisée et non en *dépit* de ces caractères, ainsi que l'on a trop tendance à le faire croire dans la littérature « marxiste » courante.

IV. — CARACTERE REVOLUTIONNAIRE DE L'EVOLUTION DE LA GUERRE MODERNE

Nous avons essayé d'expliquer qu'il s'agissait aussi bien dans la paix que dans la guerre d'un seul et même processus qui trouve son unité profonde dans le prolétariat industriel qui est à la fois le moteur objectif de ce double processus et le dépositaire essentiel de la culture industrielle qui est engendrée au sein de ce processus. C'est parce que la guerre emprunte à la paix les contradictions formidables des régimes modernes d'exploitation du prolétariat que les contradictions de la guerre prennent une ampleur telle qu'elles terrifient les classes dirigeantes elles-mêmes. C'est parce que les contradictions des régimes d'exploitation passent de la guerre à la paix qu'elles trouveront dans le prochain conflit leur expression ultime. Cela est d'autant plus vrai que la production des moyens de destruction se distingue de moins en moins de la production des moyens de production et que, d'autre part, le procès de destruction lui-même, la guerre et son organisation, s'intègre la quasi totalité des moyens et des techniques pacifiques, de même qu'il s'intègre aussi les « techniciens », ouvriers ou non, les hommes qui sont les porteurs de ces techniques et mettent en œuvre ces moyens. Le cercle est pour ainsi dire bouclé : la guerre ne peut plus servir à « exporter » les contradictions internes des sociétés d'exploitation, ni à « résoudre leurs problèmes », elle se les est presque entièrement intégrés et elle les fait éclater en les portant à leur paroxysme.

Cependant l'identité des deux processus — de production de moyens de production et de production de moyens de destruction — ne supprime nullement leurs différences. Au contraire, la connaissance de cette identité permet de les éclairer et de donner à l'ensemble une signification nouvelle. L'ultime phase du procès de production, la consommation finale (improductive, comme disait Marx), ne profite pas ou très peu aux prolétaires et aux grandes masses. Par contre, l'ultime phase du procès de destruction « profite » à l'immense majorité. Elle est destructrice, et ceci dans tous les sens du terme, pour ceux qu'elle tue. Mais pour les autres elle est productrice de l'art de se battre, de se

défendre et de vaincre : l'histoire de ces dix années n'est qu'une immense école du soldat, du soldat producteur d'armes et manieur d'armes.

Lorsque l'on envisage sous cet angle la guerre américaine, par exemple, qui a poussé le plus efficacement le principe de l'intégration des techniques guerrières et pacifiques, on se rend compte de l'immense portée révolutionnaire de cette évolution. Mettre l'industrialisation et les aptitudes technologiques du prolétariat au service de la guerre, distribuer ces innombrables machines-outils guerrières avec prodigalité, déchaîner l'universalisation de leur emploi dans un conflit mondial, c'est vraiment, *au sein d'une société exploitrice, faire passer les exploités, sur le terrain décisif de la lutte armée, de l'aliénation à l'appropriation.* En d'autres termes, la contradiction fondamentale du régime d'exploitation moderne existant entre les *moyens* et les *buts* limités des privilégiés, en passant avec toute sa puissance de la paix à la guerre, crée les bases objectives pour résoudre la contradiction fondamentale, devant laquelle se trouve toute *classe exploitée*, à savoir *comment s'approprier les moyens matériels et culturels de la société dans les conditions objectives de l'aliénation.*

V. — NECESSITE D'UN RENOUVELLEMENT DE LA PENSEE REVOLUTIONNAIRE

Si l'on revient maintenant à l'attitude consciente du révolutionnaire, nous comprendrons qu'elle ne saurait être réellement valable que si l'on tient compte de tous les facteurs déterminant l'attitude objective des masses face à la guerre. Nous avons essayé de montrer qu'il faut chercher ces facteurs dans les fondements de la société qui sont communs aussi bien à la paix qu'à la guerre : l'industrialisation et les progrès techniques qui passent du plan de la production de moyens de production à celui de la production des moyens de destruction. C'est ainsi que les progrès dans les armements s'imposent pour ainsi dire irrésistiblement et à une échelle sans commune mesure avec les objectifs étroits des classes dominantes et qu'ils bouleversent les conditions de lutte plus rapidement et plus profondément qu'aucun Etat-Major ne peut s'adapter à ces bouleversements. Il est clair dans ces conditions qu'il s'agit de soumettre l'évolution de ces armements à l'examen de la critique marxiste et que c'est là

la seule voie pour dominer le procès de destruction au lieu d'être dominé par lui.

Pourtant, ce n'est pas dans cette voie que s'engagent tous les groupements marxistes non staliniens qui, se sentant désarmés face à la guerre, ne voient d'autre salut que dans la perspective absurde et utopique de la révolution avant la guerre, de la révolution faisant « reculer » la guerre. Cette démission devant les réalités du monde moderne les conduit à se désintéresser souverainement de la signification qu'aura cette guerre elle-même pour la révolution. Ils achèvent ainsi, dans un domaine crucial, le cycle de leur pourrissement idéologique. En effet, ils manifestaient déjà une carence aussi profonde chaque fois qu'il leur fallait rendre compte de la production et de la société moderne : ainsi, ils s'en sont toujours tenus à l'idée faussement qualifiée de marxiste suivant laquelle les rapports entre les classes trouvent leur fondement dans des rapports de propriété, au lieu de voir que les rapports modernes entre les classes se déterminent, aujourd'hui plus que jamais, au sein du procès de production lui-même et dans les rapports des hommes entre eux dans l'organisation de cette production.

Si le marxisme est quelque chose de plus qu'un simple mouvement idéologique succédant à tant d'autres, si on considère que son apport est positif, c'est justement parce que son analyse montre qu'il existe une voie pour dominer les forces productives au lieu d'être dominé par elles. Mais pour aboutir à une telle conclusion il lui a fallu premièrement intégrer la science économique naissante à sa conception générale de l'histoire et du monde, deuxièmement appliquer à l'étude de cette science particulière les notions les plus générales héritées du passé culturel de l'humanité.

On ne saurait dire, en général, laquelle de ces deux attitudes est la plus importante puisqu'elles se complètent et se fécondent l'une par l'autre. Pourtant, si au lieu d'envisager le problème général ainsi posé, on étudie les mouvements révolutionnaires réels, existant à notre époque, il ne fait pas de doute que c'est la première attitude qui doit retenir toute notre attention. Au XIX^e siècle, les rapports de classe se sont imposés définitivement pour la première fois aux yeux de tous comme étant des rapports trouvant leur fondement dans l'économie, parce que pour la première fois le régime capitaliste universalisait la vieille loi de la production pour le marché, puisqu'il faisait de la force de travail elle-même une marchandise. Pour assumer pleinement le monde moderne, il était indispensable de s'assimiler la jeune technique économique naissante. C'est ce qu'a fait Marx, mais

en même temps il a profondément transformé la « science » économique, en montrant que l'économie trouve son fondement dans la production et dans les rapports des hommes au sein de cette production.

Depuis Marx, un siècle s'est écoulé. Le prolétariat, dans le cadre même de son aliénation, a joué un rôle décisif dans l'évolution de cette production ainsi que dans celle des rapports de production. Qu'il n'ait pas, au cours de ce siècle, atteint l'objectif instinctif de son émancipation, c'est ce qui justifie la permanence de l'action révolutionnaire, mais ne justifie, en aucun cas, de ne pas tenir compte de ce que le monde moderne a été modelé par le prolétariat lui-même. Avec le recul d'un siècle, on peut dire aujourd'hui que le prolétariat a créé de nouvelles conditions de son émancipation.

Mais en même temps qu'il créait ces nouvelles conditions de son émancipation, il engendrait en son propre sein de nouvelles formes de son exploitation qui aboutissaient à une aliénation plus totale. De ces deux mouvements, quel est le plus puissant ? La réponse à donner à cette question cruciale ne peut être cherchée que dans l'examen concret des phénomènes qui sont engendrés par ces deux mouvements. D'un côté l'accroissement de la production et le perfectionnement des techniques productives ; de l'autre, la réduction du prolétaire, non plus seulement à l'état de marchandise, mais à l'état de matière brute de cette production. Il saute immédiatement aux yeux que ces deux résultats sont contradictoires : si le prolétariat est réduit à l'état de matière brute de la production, d'une part, il n'est plus capable d'assimiler et de s'intégrer les techniques nouvelles de production et, d'autre part, l'emploi et la diffusion de ces techniques évoluées se justifient de moins en moins au regard des intérêts des classes dirigeantes.

Mettre le doigt sur cette contradiction du régime moderne d'exploitation n'est pas suffisant. Il faut à chaque étape en déterminer les aspects concrets. En temps de paix, il peut sembler que l'évolution concrète de cette contradiction n'a pas une influence immédiate ou même décisive sur l'histoire. En temps de guerre, il en est tout autrement. Dans le premier cas il est facile d'ignorer que l'acier rapide ou les pastilles de carbure rapportées aient révolutionné les conditions de la production. Dans le deuxième, on ne peut ignorer que l'arme blindée, les bombardiers stratégiques, les V 1 et les V 2, la bombe atomique enfin, bouleversent les conditions de vie et de lutte de millions de combattants et d'êtres humains.

La lutte à mort qui se déroule, nous voulons dire la lutte entre les exploités et les exploités, doit être envisagée sous la totalité de ses aspects. *L'attitude du prolétaire vis-à-vis des instruments de production et de destruction qu'il manie, ainsi que l'attitude des exploités vis-à-vis de l'organisation de cette production et de cette destruction est un élément fondamental de l'évolution historique, et, partant, de la révolution.* Or, il est impossible de déterminer objectivement quelles sont ces attitudes si l'on a pas une connaissance sérieuse de ce qu'est la production de ces instruments et l'organisation de leur production, ainsi que de ce que sont les tendances profondes de leur évolution. •

Il va de soi que ce point de vue n'est valable que dans la mesure où la société continue de développer ces moyens de production, car du jour où la régression sera amorcée, non seulement l'étude de cette régression sera inutile, mais encore elle sera rendue impossible parce que les moyens culturels de cette étude seront aussi en régression. Ce sera la barbarie. C'est parce que le prolétariat continue de se développer en nombre et en culture que nous sommes justifiés de faire l'effort d'intégrer, à notre analyse, les tendances proprement techniques de la production et les contradictions qui en résultent avec une organisation de cette production reposant sur l'exploitation. Ceux qui considèrent que les conditions objectives du socialisme pourrissent, que la production stagne, que le prolétariat ne s'accroît ni en nombre ni en culture, ne peuvent évidemment comprendre que l'on se place à ce point de vue. Cela importe peu d'ailleurs, parce que par là même ils savent les bases de toute action authentiquement révolutionnaire.

Nous ne nous sommes pas éloignés de notre sujet en faisant ce développement. C'est vrai d'abord parce que la guerre moderne industrialisée pose ou repose tous les problèmes de la production « pacifique ». C'est vrai ensuite parce que la guerre dont nous venons de sortir a joué un rôle décisif dans ce problème du renouvellement de la pensée révolutionnaire.

On peut dire qu'elle a eu pour effet de révolutionner la pensée révolutionnaire. Cela est clair sur un plan purement politique, puisqu'elle a poussé la société bureaucratique à exprimer à fond son caractère de régime d'exploitation. Mais — et c'est ce que nous avons tenté de montrer dans ce paragraphe — cela est valable aussi sur un plan beaucoup plus profond et théorique. C'est pourquoi les idées que nous exprimons dans cet article ne sont nullement le fruit d'un parti-pris de « nouveauté ».

VI. — CONCLUSION

S'il est aisé de justifier l'emploi de la violence par le prolétariat, il est beaucoup moins facile de déterminer les modalités de l'emploi de cette violence. Nous avons montré que le défaitisme révolutionnaire et l'internationalisme prolétarien eux-mêmes ne constituaient que des formulations générales qui ne résolvait pas les problèmes concrets.

Dans les paragraphes qui ont suivi, nous avons envisagé le problème suivant, en ne tenant pas compte de l'hypothèse utopique et qui *semble* tout résoudre de la révolution avant la guerre : les conditions objectives de l'appropriation objective et subjective des moyens et des techniques de violence par les ouvriers sont-elles données ? Non seulement nous avons répondu positivement, mais encore nous avons montré le lien qui existait entre cette possibilité objective et la possibilité objective du socialisme lui-même.

Maintenant nous pouvons entrevoir le fond du problème : l'appropriation objective et subjective des moyens et techniques de violence est non seulement un moyen dans la marche vers le pouvoir et l'instauration du socialisme, mais encore cette appropriation sous une forme *collective et définitive* est la *condition du pouvoir ouvrier*. Si dans la Russie de 1917 la bureaucratization a fini par l'emporter malgré le caractère authentiquement révolutionnaire et prolétarien du mouvement insurrectionnel qui conduisit les ouvriers au pouvoir, ce n'est pas sans avoir un rapport profond avec le fait que dans la lutte pour la sauvegarde de ce pouvoir contre l'intervention impérialiste, la direction effective de la technique guerrière échappait aux ouvriers.

Dans les faits la dissociation des problèmes de la révolution et de la guerre, dissociation sur laquelle certains veulent fonder l'avenir et la possibilité du socialisme, loin de résoudre le problème, n'a fait que le rendre insoluble. De deux choses l'une : ou le prolétariat a la possibilité objective de s'imposer par la violence organisée *en son propre sein et sous son contrôle total, aussi bien « technique » que politique* à toute autre formation armée adverse, et alors non seulement le problème du pouvoir, mais aussi celui du socialisme peut trouver une solution positive, ou il doit *aliéner une partie de ses prérogatives dans les*

mains d'une direction, et ceci sur le plan décisif de la force, et alors il sera toujours inéluctablement dépossédé du pouvoir (dont il ne pourra jamais avoir que l'ombre durant une courte période) et ceci de l'intérieur de son propre mouvement.

Ce n'est pas là de l'anarchisme et le rôle de la direction révolutionnaire en la matière demeure primordial. En effet, si nous avons montré que les conditions objectives et subjectives de la violence et de la technique de la violence sont données aujourd'hui complètement dans le monde moderne, cela ne signifie pas qu'il en découle automatiquement que cette appropriation, *sous une forme collective et définitive* des moyens et des techniques de violence, soit aussi donnée. Pour que soit donné ce lien et cette unité des actions isolées qui leur confère un caractère collectif il convient que le prolétariat soit en possession d'une *stratégie qui lui soit propre*. Nous pensons que de même que le prolétariat doit avoir une théorie de l'organisation et de la direction de la société — une théorie du socialisme — il doit aussi posséder une théorie de la violence ouvrière organisée. S'atteler à cette double tâche est à la fois le devoir n° 1 d'une direction révolutionnaire et l'une des justifications les plus essentielles de son existence.

Les quelques remarques qui précèdent ont permis de donner une idée de la liaison entre les problèmes proprement militaires et l'ensemble des problèmes posés par le socialisme lui-même à la classe ouvrière. Le premier article qui doit suivre posera les bases d'une analyse concrète des problèmes militaires qui se posent à notre époque, en prenant pour exemple la guerre dont nous venons de sortir. Nous comptons, dans un article suivant, aborder le problème de la guerre à venir. Mais même lorsque nous aurons accompli ces deux premières parties de notre plan de travail, nous savons que nous n'aurons fait que poser les bases matérielles de départ qui sont absolument indispensables. Dans une étape suivante, et en conjonction la plus étroite possible avec des ouvriers, il nous restera à jeter les grandes lignes d'une stratégie prolétarienne.

De toute manière, lorsque nous serons en mesure de publier la première ébauche de notre programme, nous en consacrerons une partie substantielle au problème crucial de la violence organisée du prolétariat dans l'histoire. Sous le couvert de la trop célèbre formule de Clausewitz : « La guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens », on a en fait proprement escamoté tout ce qu'il y avait de spécifique dans les problèmes militaires en laissant cette question être réglée par de soi-disant techniciens. Pourtant ces problèmes intéressent au

premier chef les ouvriers. De nos jours, seuls des rebouteux et des manœuvriers peuvent entretenir l'ignorance de la classe ouvrière sur des problèmes aussi brûlants que ceux qui touchent à l'emploi de la violence organisée.

Philippe GUILLAUME